

Quelques mots sur *L'École est finie* et aussi sur *L'École de A à Z*

Avant de commencer, je voudrais remercier Le CRIA 41 qui est à l'origine de cette rencontre et dire à Isabelle Daumas et Virginie Durier que je leur sais gré de l'avoir organisée. Merci également à La Maison de la Quinière de nous accueillir.

La Quinière. J'y viens régulièrement pour animer des stages de formation. Mais la dernière fois que je suis monté sur cette scène – où je me sens bien seul – c'était pour faire le clown (un vrai clown), il y a de cela quelques années déjà. Rassurez-vous, je ne mettrai pas mon nez rouge aujourd'hui pour vous parler de l'École, même si parfois – dans certaines situations difficiles ou compliquées – faire le clown permettrait de remettre un peu d'humour dans le fonctionnement de cette institution que d'aucuns verraient bien mise entre les mains du marché éducatif (du marché privé et libéral, bien sûr).

Je me contenterai donc de vous présenter en une trentaine de minutes les deux livres que j'ai écrits sur l'École, en privilégiant *L'École est finie*. Ensuite, j'espère que vos remarques et vos questions seront nombreuses afin que nous puissions partager et débattre sur ce sujet qu'est l'Éducation nationale dans notre pays, mais aussi dans d'autres pays.

Trois parties :

1. Le titre et l'orientation générale du « journal »
2. Le quotidien d'un enseignant
3. Comment reconstruire l'École de la République ?

-o0o-

1. Le titre et l'orientation générale

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le titre est paradoxalement optimiste. Même s'il nous rappelle une célèbre chanson yé yé des années soixante, interprétée par Sheila, chanson qui célébrait l'arrivée des vacances, le titre veut déclencher des réactions en mettant en évidence les dangers bien réels qui

menacent l'École, notamment en la transformant en école à deux vitesses. L'École n'est pas encore achevée (elle n'est pas moribonde), mais nous devons nous pencher à son chevet pour lui redonner des forces afin qu'elle génère l'espoir et la motivation des nouvelles générations. Chacun à son niveau constate les difficultés et les embûches qui s'accumulent : que ce soient les parents, les élèves, les enseignants et la société. Ceux qui défendent le contraire ont sans doute quelques problèmes de vue. Ou alors ils vivent dans un autre monde.

L'École ne sera jamais finie. D'une part, à cause de l'attente éducative immense de toutes les générations (et sans doute de manière plus pressante de celle d'aujourd'hui) , d'autre part en raison du perpétuel projet d'amélioration qui structure toute société démocratique. L'École est le bien commun, le lieu de rassemblement de toutes les différences et le lien qui permet d'intégrer ces différences a pour nom la laïcité. Laïcité qui ces derniers temps a été mise à mal par ceux-là même qui étaient chargés de la défendre. Depuis 1882 et les lois Ferry, beaucoup de chemin a été parcouru, mais chaque époque génère la nécessité d'approfondir la réflexion éducative. On ne peut plus enseigner en 2012 comme on le faisait encore dans les années soixante. Certains le pensent pourtant. Ils vivent dans cette nostalgie d'un âge d'or qui n'a jamais existé que dans les imaginations et les représentations à postériori. De plus, en temps de crise économique et de tensions sociales, l'École apparaît comme l'ultime possibilité de s'en sortir. D'où les attentes parfois hyperboliques de certains responsables politiques et économiques. Mais celles aussi, légitimes, des parents qui souhaitent, à juste titre, que leurs enfants « réussissent¹ » à l'école.

Il importe donc, dans ces temps difficiles de réfléchir, de résister et de reconstruire une École pour tous, qui ne laisse personne sur le bord de la route. Pour ce faire, il faut abandonner les « y'a qu'à » et les « faut qu'on », rassembler toutes les forces disponibles afin de faire de l'École la fierté de tous. D'en faire une « res publica » réelle, ouverte, citoyenne, et ambitieuse, avec pour idée centrale le pouvoir émancipateur de la culture.

« Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies ». Cet exergue de Montaigne, je l'ai voulu comme un repère fort et éclairant. Entre les paroles et les actes, il y a souvent des abîmes, des distorsions étonnantes. S'appliquer à ne pas oublier cette maxime peut s'avérer être un outil précieux pour avancer avec sagesse dans cette reconstruction de l'École que chacun appelle de ses vœux. N'ayons pas pour but de construire des palais rutilants mais plutôt une Maison ouverte à tous, et en permanence, dans laquelle chacun apportera sa pierre singulière. Une Maison, dans laquelle la confiance fera office de lien entre tous les « habitants » de ce lieu, une Maison où chacun aura sa place, ce qui est de moins en moins le cas actuellement (il n'y a de place que pour ceux qui savent se « ranger » selon les codes admis. « Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies » ne doit pas rester une belle maxime, sertie dans un cadre clinquant ; elle doit en sortir, exister et croître sur le terrain.

1. Ce verbe « réussir » devra être reconsidéré quant à sa signification. La notion de performance et de compétition l'entache de façon plus que préjudiciable.

2. Le quotidien d'un enseignant

Le quotidien d'un enseignant, c'est ce qui constitue la matière principale du livre puisqu'il s'agit d'un journal qui s'étale sur une année scolaire : 2008/2009. D'ailleurs, au départ, le titre choisi avait été *Je vous écris du collège*, « vous » désignant les lecteurs potentiels – et pas seulement les enseignants (qui ne le sont guère en réalité), mais surtout tous les autres, citoyens à part entière et acteurs de la société. Chaque mois, Philippe Meirieu – qui m'a soutenu et encouragé dans cette entreprise – publiait sur son site web les pages de mon journal, ce qui constituait déjà une mise à l'épreuve de la réalité très motivante. À ce propos, je ferai remarquer que l'outil internet peut être un formidable outil pour travailler individuellement et avec le plus grand nombre, à condition de l'utiliser comme un moyen et non comme une fin ; sa capacité de diffusion quasi exponentielle en fait un puissant medium idoine pour partager de manière remarquable et démocratique

L'intérêt de tenir un journal thématique est certain. D'abord, il permet d'avoir une réflexion sur sa pratique, de la penser autrement que par la parole, la discussion. Comme l'écrivait si justement mon maître Émile Genouvrier : « Écrire, c'est penser autrement ». C'est aussi mettre à distance sa pratique, non pour s'en éloigner, mais pour la regarder sous un autre angle, avec un autre regard. C'est aussi instaurer une distance temporelle, en effet relire, plusieurs années après, ce que l'on a écrit peut permettre de construire une approche critique de sa pratique et de ses idées. Cela permet également – du moins c'est ce que j'ai éprouvé – d'être plus en phase avec les élèves lorsqu'il est question de rédaction et d'écriture. Être confronté quotidiennement à l'écriture oblige à modifier son approche et ses exigences en classe. À se poser des questions inédites. Par exemple sur la difficulté d'écrire (écriture scolaire) de beaucoup d'adolescents. C'est pourquoi, depuis plusieurs années, l'orientation pédagogique que j'ai donnée à mon métier a placé l'acte d'écrire au cœur de mes pratiques. J'ai la faiblesse de penser, que les adolescents sont parfaitement capables d'assimiler que l'acte d'écrire est un outil incomparable pour apprendre, pour comprendre, pour accepter de ne pas comprendre, aussi, pour progresser petit à petit dans la connaissance et la culture. Certes, écrire est difficile (la plupart du temps) et génère des moments de découragement intense, des périodes d'instabilité, de doute ; de découragement, de volonté d'arrêter, toutes affaires cessantes. Et c'est bien ainsi. Pour ces jeunes adolescents, élèves de sixième, ou plus âgés, élèves de troisième, l'exercice, dans les premiers temps, est souvent vécu comme un pensum indigeste ; en effet, ils doivent écrire un texte par semaine... « Monsieur, faut faire combien de lignes ? » (Reste encore cette idée très ancrée que quantité rimerait systématiquement avec qualité ; il suffit de lire des haïkus pour se convaincre du danger de cette idée si on la systématise). Bref. Mais, petit à petit, la plupart d'entre eux joue le jeu, et d'aucuns se découvrent... Me revient en mémoire un souvenir de ma classe de première où notre bon professeur – certains l'ont peut-être connu, il s'appelait Henri Pigache nous avait proposé le sujet suivant à commenter, c'était une phrase de Saint-Exupéry : « L'homme se découvre lorsqu'il se mesure avec l'obstacle ». Je me rappelle les difficultés que j'avais éprouvées à « entrer » dans le sujet car il faut croire que du haut de mes dix-sept ans, je pensais avoir tout vu... Cette pensée de St-Ex fut pour moi le départ – inconscient – d'une réflexion sur l'écriture et ses conséquences dans l'acte d'enseigner et de son côté pile l'acte d'apprendre. Je pourrais encore vous parler du jour où je dis – du haut de mes trente ans – à Émile Genouvrier que, lorsque

j'écrivais, c'était pour moi un plaisir... Il me fit rapidement comprendre (avec humour) – exemples personnels à l'appui – que je n'y connaissais rien, n'étant jamais réellement entré en écriture. Il évoqua alors la préface d'un livre de grammaire qu'il venait de publier, et sur laquelle il avait passé plusieurs jours... ce n'est que nombre d'années plus tard que je compris que ce qu'il m'avait dit était une réalité dont on ne pouvait se défaisser...

Le quotidien d'un enseignant, c'est d'abord la certitude de connaître (et non d'affronter) des situations nouvelles. Chaque séance de cours (même si le sujet est identique, lorsque l'on travaille avec deux classes du même niveau) n'est jamais semblable. À élèves différents, discours différent. Ainsi, l'enseignant, me direz-vous, échappe à la routine... Pas si sûr, car parfois, l'envie est grande – notamment quand les années ont blanchi la chevelure et creusé les traits – de laisser la mécanique courir sur son erre. Là est le principal danger de notre métier : se dire que l'on n'a plus rien à apprendre. Car ne nous y trompons pas. Nous sommes enseignants pour enseigner mais aussi pour apprendre. Apprendre pour nous, apprendre pour soi ; l'acte d'apprendre étant fondamentalement du ressort de l'intime, du personnel, de l'émotion, avant d'être collectif. On peut, dans certaines situations et sous certaines conditions, « apprendre à apprendre » à un élève (et encore...) mais on ne peut apprendre à sa place ; c'est là la question fondamentale de la pédagogie.

Dans la notion de transmissions des connaissances, il y a également la notion d'échange et de partage. Ce serait un leurre de penser que l'élève est « un vase qu'on remplit » ; c'est « un feu qu'on allume » écrit à juste titre Rabelais. D'où la nécessité d'activer en permanence la corde de la curiosité intellectuelle – qui met de côté les réponses toutes faites et le fameux bon sens – de susciter à chaque instant que cela est possible le geste d'apprendre (d'appréhender ; latin *apprehendere* : saisir, concevoir, comprendre). Cependant, reconnaissons humblement que cette routine guette chaque enseignant, qu'il la rencontrera un jour, probablement. « J'aime mieux une pensée fautive qu'une routine vraie » écrit Alain. Comme il a raison ! Travailler autrement dans les établissements (surtout dans le secondaire), éviter l'individualisme – encouragé par le système – en construisant de véritables groupes de travail peut éviter la routine et faire progresser le niveau d'enseignement et de pédagogie. Dans une Maison, il faut une organisation, un travail en commun, un partage des responsabilités, des rituels. On ne peut pas faire comme si l'on était seul (une collègue m'asséna un jour qu'elle considérait exercer une profession libérale ! je ne fais de commentaire...).

Dernier point choisi (déjà abordé précédemment) : le temps qui passe ! Je puis vous assurer qu'il passe très vite. Mon premier cours (entant que stagiaire), qui doit dater de l'année de mes vingt et un ans est resté très présent dans les armoires de ma mémoire. C'était un cours sur Boris Vian , dans une classe de troisième : « L'Écume des jours », titre prémonitoire s'il en est... Les mots n'arrivaient pas à sortir de ma gorge, j'étais tétanisé par la peur d'enseigner... Bien des années après, j'ai réalisé que la peur (inconsciente) d'apprendre pouvait aussi exister. Je me rappelle ma première classe pour de vrai, au bord de la Creuse, à Saint-Gaultier... Aujourd'hui, mes premiers élèves ont plus de cinquante ans ! Et pourtant, ces premières images n'ont pas vieilli. Oui, le temps passe vite, très vite. À cinquante-neuf ans (très prochainement) la ligne d'arrivée est proche. Et malgré la fatigue qui certains jours se fait plus présente, je garde – comme une majorité de mes

collègues – cet allant qui fait que je pars le matin, de mon domicile pour le collège, avec le cœur à l'ouvrage, même en sachant que depuis les années soixante-dix, la situation s'est détériorée : fin 2012, 80 000 postes d'enseignants auront été supprimés depuis 2007 !

Aussi, j'ai voulu, à ma façon, dire dans mon livre que le métier d'enseignant reste malgré toutes les misères qu'il endure actuellement, un métier d'avenir. L'optimisme (surtout pas béat) doit nous animer. C'est tous ensemble (les citoyens) que nous pourrons rebâtir notre École démantelée.

3. Comment reconstruire l'École de la République ?

Rassurez-vous, mes chers auditeurs, je ne vais pas élaborer ici un programme politique.

Comme je l'ai indiqué précédemment, l'École est le bien de tous. Elle doit donc être pensée et reconstruite avec la participation de toutes les femmes et de tous les hommes de bonne volonté. Et dans cette reconstruction ce qui importe, c'est de modifier le regard officiel (teinté d'un certain mépris malgré les discours de façade) qui s'était petit à petit forgé quant au monde éducatif. Sans passer pour de dangereux paranoïaques, il faut bien reconnaître que lorsque le premier magistrat énonce que « dans la transmission des valeurs, le prêtre sera toujours au-dessus de l'instituteur » il y a de quoi s'inquiéter sans passer pour un affreux anticlérical. Cette affirmation fait le lit de toutes les haines recuites et mal digérées depuis 1882 et 1905. Ne soyons pas naïfs. Ne soyons pas agressifs. Soyons vigilants et constructifs en nous posant la question suivante : quel avenir voulons-nous pour nos enfants, nos petits-enfants et les générations à venir ? Pensons aussi à ceux qui nous ont précédés et au travail qu'ils ont accompli. Bâtissons l'École du XXI^e siècle dans laquelle toutes et tous seront reconnus, protégés et accompagnés, dans laquelle personne ne sera abandonné (comme aujourd'hui c'est le cas pour 150 000 adolescents qui sortent du système scolaire sans rien). N'oublions pas la Recherche, dont le budget devient peau de chagrin.

Parmi les priorités, il y a le collège, maillon faible du système, qui ne sait pas s'il doit osciller vers le primaire ou bien vers le lycée. Quand 15 à 20% d'enfants arrivent au collège avec d'importantes difficultés de lecture et de maîtrise de la langue, on ne peut pas se contenter de saupoudrer quelques heures d'aides pour pallier tous leurs manques. Il faut sauver les élèves ! Il y a le budget bien sûr (passé de 28 à 21% entre 2007 et 2010), l'organisation du temps scolaire (à commencer par la durée de la journée de cours, surtout pour les plus jeunes), la réflexion sur la pertinence de l'évaluation (à ne pas confondre avec la notation²) – le socle de compétences montrant son vrai visage de machine à trier et à exclure –, la formation des enseignants – massacrée par les dernières réformes (nous sommes le seul métier où l'on débute avec un service complet sans avoir fait de stage digne de ce nom), l'arrêt de la concurrence entre les rétablissements, le rétablissement de la carte scolaire, etc.

Mais c'est d'abord sur le terrain que ce combat pour une École pour tous se construira. Enseignants, parents et citoyens, décideurs conscients de l'enjeu doivent se mobiliser avec leur moyens et leur motivation en se disant qu'une société ne se construit bien que si la Liberté, L'Égalité et la Fraternité ne sont pas seulement des mots mais encore mieux des actes.

« Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies. »

Que la société prenne la mesure de l'enjeu vital qui doit l'animer pour que ses enfants puissent devenir les citoyens éclairés de demain, les femmes et les hommes qui feront exister avec force et sagesse la belle devise de la République française.

2. Et si l'on supprimait cette notation traumatisante, souvent injuste, qui paralyse nombre d'élèves et mine des milliers de famille pour la remplacer par une évaluation humaine et intelligente basée sur la pédagogie de projet, sur la réalisation d'un « chef d'œuvre » dans l'esprit du compagnonnage. Et si l'on instituait des unités de valeur, véritables outils pour ne plus envisager ces redoublements coûteux et très rarement productifs. Ce sont les propositions faites par Philippe Meirieu dans un ouvrage collectif récent, que l'on lira avec bonheur : *L'École, le Numérique et la Société qui vient*, de Denis Kambouchner, Philippe Meirieu, Bernard Stiegler, Mille . Et . Une . Nuits.

François Augé, jeudi 5 mai 2012